

anne Stephane

des petits tableaux en frose accrochés our mes fours

Tome I



NOTE DE L'AUTEUR

NOISETTE va être le "sésame, ouvre-toi" de ces petits tableaux en prose. La porte ouverte, ma plume va, à son gré, semer son humeur vagabonde et sa fantaisie sur les pages de cet ouvrage.

Je vous demande, chers amis, d'être indulgents pour elle.



LA NOISETTE

Le temps est là comme une muraille où les lèvres du souvenir embrasse l'absence.

Puis les sortilèges, décousus, s'envolent au loin, pendant qu'un voleur d'âmes humecte son râlement de morte-saison.

Et moi, dont le vœu a été déporté, je longe les noisetiers, ramasse une noisette (ce noyau dur, résolu, orgueilleux) qui refuse de se laisser briser entre deux cailloux ; mais lassée de mon acharnement la noisette cède, et m'offre son cœur en charpille...

Près des cailloux, que je viens de délaisser, une petite bestiole discrète, sans nom sur sa carapace, pleure son cheminement dévasté.



IGNACE

Le petit bois est jovialement habité, des oiseaux ruisselant de pépiements le courtisent. Des bêtes fécondes l'accaparent. En ce moment l'une d'elles, de l'espèce des courtauds, gesticule, taquine un mâle à la robe gris-perle, le bourre de coups de pattes ; et cela amuse un oiseau grognon, en visite, qui siffle défâché (il vivote en solitaire dans l'échancrure d'un vieux chêne) et sa crête écarlate rabattue sur l'œil gauche flambe par à-coups ; peut-être est-ce une manière de rire.

Et puis une pie, cette diserte provinciale (elle loge en banlieue) comme toujours sobrement vêtue, se balance au faite d'un arbre et ébranle, par mégarde, la timidité des jeunes feuilles...

À l'orée du bois, un rai de lumière pince l'œil du vieil Ignace qui néglige le clignotement lumineux et bute sur l'ombre qui va user la trace de ses pas sur le chemin. Et le vieil Ignace va tourner en rond avant de s'effondrer, rompu de fatigue, au pied du chêne refuge de l'oiseau à la crête écarlate...



PETIT PAYSAGE PEINT À LA VA VITE

Ce petit paysage est né d'un rêve, d'un rêve lointain ; je l'ai capté, puis posé sur une feuille de papier, sans lui donner le temps de se préciser davantage... Il a été d'accord, il ne voulait pas changer, il s'aimait comme ça.

Il est des paysages où le peintre rajoute un âne gris, des paons bleus, des enfants qui jouent à cache-cache... sans tenir compte des appels angoissés de Nounou qui certainement se lèvera d'un bon pour aller à leur recherche, tout en lâchant sur le banc de bois des aiguilles tricoteuses et une pelote de laine vaporeuse, qui elle, profitera du départ de Nounou pour filer sous le banc et se laisser ébouriffer par des brindilles sèches qui en plus traverseront cette vaporeuse de part en part. Et Nounou, qui reviendra essoufflée et le rouge aux joues de ses vaines recherches, se baissera en gémissant pour rattraper sa pelote de laine qui aura perdu, pour toujours, son air sage... Oui, c'est pour toutes ces raisons que le petit paysage peint à la va-vite s'accroche sur le papier tel qu'il est, avec ses arbres qui n'ont pas eu le temps de s'enraciner, seulement le temps de se poser là, tout de guingois, comme pour sermonner des fleurs fofolles dont les pétales vagabondent au moindre souffle, comme des papillons.

Et puis, il veut aussi, ce petit paysage peint à la va-vite, réserver ses allées pour les rêves légers qui les emprunteront afin de déposer sur la cime des arbres des plumes duveteuses... Au bout de vingt et un jours les plumes, métamorphosées en oiseaux safranés, s'envoleront vers la cité lointaine pour caresser de l'aile la face impassible d'un bouddha...



LA BOITE À GROS SEL

Une plante solitaire grelotte à l'ombre...

Au loin un tapis de bruyères rougit sous la caresse du soleil...

lci, un petit bonhomme de bois s'est disloqué sous le rire d'un enfant moqueur. Et la lame du couteau de grand-père, qui lui avait donné vie, va se rouiller de chagrin...

En plus, il y a le fils de grand-père qui a raccourci ses cheveux, annulé son voyage au Népal, et va tranquillement épouser la femme écossaise qu'il a rencontrée dans un jardin public où elle offrait des graines aux petits oiseaux. Et elle, potelée et paisible, va accrocher les perles pâles de son regard au revers de son plaisir à lui, lui le fils de grand-père et l'héritier d'une boite à gros sel en bois, dont le couvercle se rabat d'un coup, sans frein, ce qui affole la mouette rieuse décalquée sur ledit couvercle.

Le fils de grand-père tient à cette boite de bois qu'il a héritée de sa grand-tante (celle dont le nom était imprononçable). Il tient moins au cadre ovale où des clous rouillés et sans tête finissent de ronger le carton soutenant l'image du cadet Roussel en haut de forme, et dont la malignité se drape de poussière, que l'Ecossaise, l'éphémère chérie du fils de grand-père, chassera au plumeau...



DEUX PIÈCES À LOUER

L'humidité, suspendue au plafond de deux minables pièces donnant sur cour, avait fendu mon courage dans le sens le plus large. Le propriétaire, lui, cumulait les garanties. Cet acharné de la location se soulageait sur autrui de la verve qui coulait du dessous de sa moustache abruptement taillée. Et moi, malgré l'abondance des ennuis qui me ligotaient, je n'osais m'engager et j'opinais de la tête ne disant ni oui, ni non. Un oiseau, qui zozotait au sommet d'un arbre dans la propriété voisine, me poussa à dire « cela me convient », et le zozotement de l'oiseau à l'instant même s'accrut ; il était satisfait sans doute. Mais le sourire finaud de l'homme qui me louait ces pièces minables me tracassait.

Trois, quatre jours plus tard, les pièces étaient méconnaissables : le blanc et l'orangé dominaient; un tissé brun, jeté tel quel sur le divan, permettait au regard de se détendre. Et l'oiseau zozotant, jouant le bon augure, faisait toc toc à la fenêtre dès le lever du jour.

Maintenant une petite cage, à la porte toujours ouverte, s'est accrochée sur l'appui de la fenêtre et permet à mon zozotant d'aller et venir à sa guise. Parfois, il se perche sur la barre de bois dont la cage est munie pour me guetter avec application... Et moi, je chantonne.

Le mois d'avril aquarelle le ciel, s'amuse à gommer la tache naissante d'un nuage qui apparaît (je le vois entre deux cheminées). Enfin, Avril le tolère et le surfile sur l'espace... Zozotant, lui, s'empresse vers l'arbre voisin, s'installe sur une branche pour méditer, me semble-t-il ; est-ce sur l'amitié que je lui porte et qu'il



me rend en toc toc de plus en plus familiers sur la vitre lorsqu'il a décidé de me rendre visite, les plumes bien lissées et les pattes nettoyées à coups de bec...

LE COQUELICOT

Que vais-je devenir, le ruisseau a débordé sur le petit chemin qui le longe ; celui-ci, devenu boueux, happe férocement mes chaussures, m'empêchant de bouger. Sous mon chapeau rouge, immobilisée comme une bouée au milieu des champs, je suis.

Intrigué par ce lumignon, un homme qui arpentait ses terres s'approche à grands pas de cette chose clouée au sol, qui est moi. Moi, dont le cœur sonne le tocsin dans sa cage thoracique. Et j'agrippe, tremblante, les mains tendues de l'homme et, dans son regard, je vois passer l'image des enlisés des autres temps... Mon émotion est à son comble. Heureusement passe, un peu plus haut et à pied sec, le petit homme amateur de l'oseille sauvage pour sa soupe du soir, cela m'évite les larmes de l'après-coup. Mais j'offre à l'homme-sauveur les pépites d'or d'un grand merci.

Puis l'enlisée imprudente regagne son logis sur ses chaussures désembourbées par l'homme aux yeux bleus qui, de son pas égal de terrien, arpentait ses terres, avant d'apercevoir ce coquelicot insolite, qui était un chapeau.



OUI, MADAME

La petite dame qui demeure au coin de la rue a amélioré son manteau de ratine en l'agrémentant d'un col de fausse-fourrure qui l'engonce un peu, mais elle est heureuse du résultat, encore plus probant lorsque la petite toque en même fourrure vient se poser sur ses cheveux permanentés. Elle soupire, que de privations pour en arriver jusque là ; ce ratissage quotidien des pièces de cinquante centimes d'abord, des pièces de un franc ensuite, qu'entre le pouce et l'index elle mettait dans un bas de laine de la mémé (pour suivre la tradition), et qu'elle cachait ensuite parmi le linge, mine de rien.

Ah! il faut avoir le cœur solide pour ces gestes là, faits en douce, à l'insu de tous, même de ses plus grandes amies. Et puis une petite chance au loto est venue arrondir ce magot.

Enfin est arrivé ce jour béni où col, bibi, écharpe, gants, sac, se sont retrouvés ici, sur cette table de cuisine où elle en a tant rêvé, une tasse de café à la main. Mais tout est là, elle peut regarder, palper, essayer devant le miroir du couloir ; et n'oublions pas les chaussures et le parapluie aux motifs barbares pour être dans la note.

Forcément, elle angoisse un peu en songeant à la réaction de l'homme-pingre qui pèse sur sa vie en persillant de «non-non-non» la moindre requête. Pour se présenter à lui sous un air sage, elle a même jeté, de par-dessus son épaule, l'achat d'un collier vu à l'étalage d'une petite boutique orientale et qui la tentait très fort.

- « Oui madame, très fort il me tentait » m'a dit dans un soupir, la petite dame qui habite au coin de la rue.



« À DEMAIN »

Bien malin sera celui qui viendra perturber le calme qui m'entoure... Et je rêve, tout en dessinant fleurs et oiseaux pour l'avenir d'une tapisserie, quand un personnage à l'allure, me semble-t-il, ambiguë, que je viens de voir passer devant ma fenêtre, sonne à ma porte. Je ne me dérange pas, pour lui donner le trouble avantage de détresser la chevelure de l'attente où le silence trame son filet...

Un pan de soleil s'est posé sur le toit de la maison d'en face, d'où se détache subitement, de dessous la gouttière, un nid desséché. Et le grand-père, qui s'obstine à se mettre sous son arbre fétiche pour sa sieste quotidienne, tressaille, se lève, trébuche, toussote, avant d'apercevoir l'homme qui patiemment attend... Et moi, lancée sur une idylle naissante (elle s'avance cahin-caha sur mon projet), je ne bouge pas.

Tout à coup, sous la domination d'une tornade charitable, je vais ouvrir la porte ; et me voici devant "l'Aventurier", un mien cousin, si lointain qu'une idée saugrenue m'érafle « est-ce bien lui ? ». Celui-ci semble si jeune malgré un visage tenacement cisaillé. Mais bien vite son visage d'avant se reflète dans le miroir du couloir, comme une réponse... Et moi, je me dévêt de ma méfiance, dont j'ai honte terriblement. Enfin, nous refaisons connaissance et ensemble nous soulevons le rideau du temps. Alors défilent devant nous les années des billes, du cerceau, de la rapine des groseilles auxquelles Jeanne tenait tant ; et tant d'autres choses passent devant nous, si vite, que nous n'avons pas le temps de nous y installer, ni de savoir pourquoi nous les avons laissées fuir sans y prendre garde, sans reconnaître le merveilleux à notre portée.



Et notre Jeanne, qui nous surveillait les coudes sur l'appui de la fenêtre, nous menaçait d'un doigt grondeur ; on ne savait pas de quoi. Alors on riait, riait... Puis, levant la main, on se disait : «à demain», tous les deux ensemble.

LE RIRE

Courant avec malice, l'eau d'un jeune ruisseau gifle, en passant, les pierres de son lit, et là-haut, juste au-dessus, un nuage gris ligote un oiseau (sale besogne). Immédiatement le ciel se craquelle, et l'oiseau libéré, pépiant de gratitude, choit dans les herbes, au bord du ruisseau...

Le cœur ballant dans la coque épaisse de l'ennui, une femme longe la berge en songeant à cet ennui où s'entrecroisent des choses diverses, bonasses ; des choses qui se coudoient sans émoi, se défrisottent en passant et se frappent sans rancune ; une petite tape par-ci, une petite tape par-là, pour ne pas perdre l'usage des gestes...

Il est vrai que ce sont des petites choses qui se diluent dans le sommeil et qui chaque matin, au chant du coq, se reconstituent exactement semblables à la veille, si semblables qu'elles ont envie de rire en se regardant ; d'un rire qui éclaterait comme un coup de soleil ; d'un rire qui briserait tout sur son passage...



LES SAUVAGEONNES

Des odeurs panachées rampent en quête d'épineux aux branches noires. Elles enjambent (politesse oblige) les pâquerettes étendues comme des torchons blancs sur les prés.

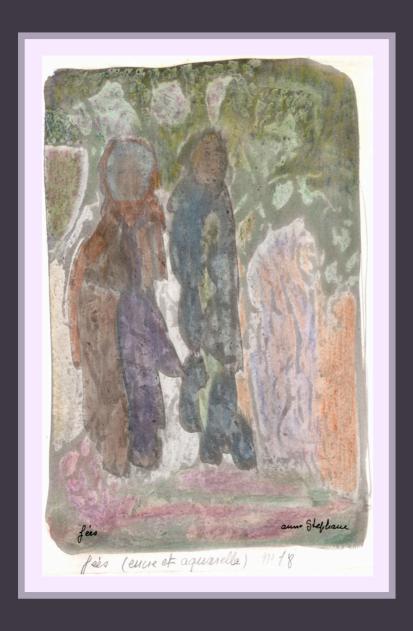
Une plante au nom barbare, dont les feuilles sont raides, larges, armoirées, se hasarde vers une belle inconnue qui éjecte, comme détaché de sa tige, un bec jaune et pointu.

La belladone, cette belle-dame aux fleurs rouge-brun qui vont par deux, ou librement seule, dont les fruits sont toxiques, et bien, je l'évite. Je suis pleutre, dirait mon voisin.

L'herbe à mille trous, aux fleurs jaune d'or pointillées de noir, est là dans les broussailles, et moi, dont la jupe fait la folle, je m'arrête pour décrocher la folle et des fleurs abîmées obtenir le pardon.

Le compagnon blanc, lui dont les fleurs ne s'ouvrent que l'aprèsmidi, me fait un petit signe de ses fleurs pendantes alors que je me repose, assise sur une borne de pierre aux caractères effacés.

Le coquelicot, avec ses pétales rouges et son cœur noir, m'attire ; c'est une mauvaise herbe dit-on. Mais il est si joli, le coquelicot ; et il égaie si bien les champs que nous devons lui pardonner ce défaut. Les plus hardis d'entre-eux s'avancent jusqu'aux bords des routes et là, tels des diablotins sur leurs membres velus, profitent d'un petit vent sournois qui passe à ras de terre pour nous



faire signe. Mais moi, abritant mon visage derrière mon chapeau de paille, je passe... « Tricheuse », a sifflé un oiseau de passage.

Par un jour vêtu de gris, j'ai même vu une chose inouïe, j'ai vu l'alléluia en fleur. Ces fleurs ponctuaient, de place en place, le vert des feuilles tréflées de leurs pétales blancs veinés de rouge.

Un vase de couleur indéfinie et à bord ébréché va recevoir, à l'instant même, un gros bouquet de ces sauvageonnes qui ne cessent de me fasciner. Et sur la nappe rouge-mandchou qui cajole la table de tante Ancolie, j'irai le poser.



LA GRANDE MARGUERITE ET LA ROSE

Une grande marguerite, qui s'est installée sur le chemin pour se reposer de sa vie de jardin, m'oblige à quitter mes sauvageonnes pour me pencher sur le sort de la rose qui côtoie, par mégarde, la marguerite (car son hostilité à l'égard de la rose est légendaire).

Oui, la rose en meurt tout simplement. Elle est là, le cœur nu, et ses pétales, qui ont chuté sur le sol, se recroquevillent en signe de désespérance.

J'ai entendu dire que dans une communauté de rosiers, des roses, désignées par le concile, sont livrées aux ennemis de leur espèce ; et sévèrement sermonnées par un rosier en pied, elles se laissent dévorer, pendant que leurs sœurs, à tous les étages des autres rosiers, regardent timidement leur supplice (c'est une coutume qui a pris naissance dans les jardins de Babylone et d'Assyrie, d'après Zac'hariaz).

Quant aux jolies petites marguerites qui ourlent les chemins ou s'amusent dans les champs en se posant des devinettes à trois virgules : aime, un peu, beaucoup, (je pense que "pas du tout" a été rajouté par une fleur jalouse et vénéneuse) et bien elles me font perdre le fil de mes idées, tout simplement.



LES JUPES

C'est une maison bâtie sur un pré en pente. Une porte et des fenêtres étroites fendent la façade, comme autant de points d'exclamation. Oui, c'est une maison qui s'étonne, s'exclame de surprise avant de nous tendre les bras, à nous, bourdonnant sur la pelouse dans nos jupes légères. Nous, pour le moment déssoudées de nos compagnons, que cette séparation vivifie. Ils font la haute taille, l'esprit bondissant, avant de se diriger vers une table qui, elle, fait le pied de grue sous un arbre ; son collier de verres scintille, clin d'œil, clin d'œil, comment résister. Et nos compagnons s'assemblent autour d'elle en butant contre les baquets d'eau comblés de bouteilles, que la table camoufle sous sa nappe. Alors, toutes caquetantes, nous nous approchons aussi ; il le faut bien. Et puis notre bavardage s'éteint et nous tapotons nos jupes friponnes, qui au loin voudraient s'envoler...



LE CANCAN

Après la messe, sur la place de l'église, le cancan sautait d'une oreille à l'autre. Mais parfois le petit bouchon de ouate, dont certaines personnes se garnissaient les oreilles, faisait que le cancan en ressortait tout confondu et refaisait le tour de la place complètement défiguré.

À la suite de quelques autres tours d'oreilles, le cancan, qui s'était coiffé d'une autre manière, à nouveau s'imposait et son grelot tintait encore plus féroce. Alors grand-mère enjambait le cône de l'épreuve qui avait assombri le bleu du ciel et prenait, pour retourner chez elle, un petit chemin fleuri de fantaisie où elle saluait un rougegorge de passage, un chat mendiant, un gros chien coupable d'un faux pas (un poussin, il avait aplati).

Au détour du chemin, à son endroit le plus dénudé (mais d'où l'on apercevait la mer), un vent miauleur errait par habitude et venait s'engouffrer sous la mante de grand-mère et s'acharner sur sa coiffe dont le rôle consistait à maintenir fermement les cheveux. Dans ce cas-là, grand-mère disait «Le vent me lutine». Mais il endiablait aussi les arbustes bordant le chemin dont les branches cassées faisaient trébucher la canne de grand-mère...

Enfin elle arrivait devant sa demeure, ouvrait la porte bleue "la porte du paradis", enlevait sa mante, consolidait sa coiffe, et prenait un doigt du breuvage païen, qui vivait caché au fin fond d'une armoire, pour se remettre de sa lutte avec le vent...



Au sujet de la coiffe de maman, papa dit qu'il aurait volontiers arraché cette coiffe pour caresser la chevelure de maman avant les épousailles. Mais grand-mère était très sévère sur ce sujet car, disaitelle, tous les péchés du monde viennent se tapir au bout des doigts qui n'ont pas été innocentés par l'eau sainte d'un bénitier...



LA PETITE SŒUR

Le ciel s'est vidé de ses nuages et l'espace dégagé a troublé, le temps d'un battement d'aile, les tourterelles qui se sont posées sur le toit. Maintenant calmées, elles contemplent, d'un œil réfléchi, la mince curiosité que la petite sœur, dans sa robe, représente.

Mademoiselle frôle le caprice ; elle varie ensuite et, les yeux fermés à demi, boit son lait matinal avec sagesse. Puis elle musarde dans une allée du jardin où le sosie de polichinelle, délaissé la veille sous un rhododendron, a l'air tout à fait désespéré.

Tout à coup, le chant du coq d'inde "songe-malice" s'éclôt, hargneux, et fuse à la rencontre d'un violon endormi depuis longtemps... Mais au même instant éclate le triomphe de la petite sœur, étalée à plat ventre sur l'allée sablée, elle hurle, les fesses inflexibles devant les menaces d'une main que réchauffe une ardeur prochaine.

Les tourterelles, que mon geste scandalise sans doute, quittent le toit, et mon ardeur maintenant ruinée s'abat, évanouie sur ma colère...

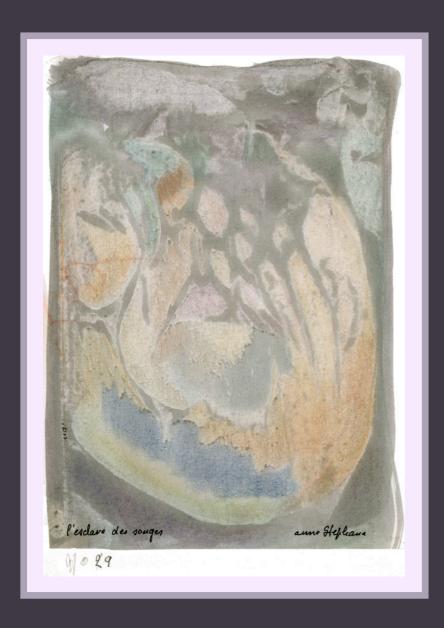


LE PANIER ROND

Le trèfle incarnat ne dédaigne pas de camper au bord des chemins, et moi, posant mon panier, je m'arrête un peu sur la réserve, car le trèfle à la réputation d'attirer notre regard, de nous hypnotiser et de nous entraîner dans un autre monde. Bien que je sache cela, je reste sur place, rêvant...

Métamorphosée en primevère, j'assiste, effarée, (je traîne encore un reste d'humanité dans ma robe de feuilles, étalée comme un tutu de danseuse) aux rites du monde végétal, au sacrifice de la sève, à sa chute dans les racines, à sa montée où elle va s'arrêter à tous les étages au-dessus du sol pour irriguer la végétation. (Un petit peuple grouillant actionne la noria qui sert à élever la sève jusqu'au faite de l'arbre élancé, qui berce sans répit ses feuilles murmurantes... L'arbre trapu, insensible aux bourrasques, a été servi en passant...)

Une brebis bêle dans un champ voisin, et la réponse à son appel, qui s'est accrochée à la barbe d'un fil de fer, me dégage de l'envoûtement. Mais je ne suis plus tout à fait la même ; et mon panier rond, que j'avais oublié sur le bord de la route, me rejoint en roulant sur lui-même, poussé par le vent.



UNE ROULOTTE PEINTE EN BLEU

Le vieil homme, assis sous le tilleul, disait que des êtres fols d'esprit entraînent, parfois, les enfants loin de leurs pas habituels. Et les enfants, complètement perdus, errent sur des chemins serpentant à travers une campagne plus vaste et plus déserte à chacun de leurs pas...

Par chance, ils peuvent être recueillis par des bohémiens qui leur offriront une petite place dans leur roulotte (une roulotte peinte en bleu et traînée par un cheval maigre au regard caressant qui, par étapes, fait le tour du monde entre les brancards de la roulotte).

Et puis le soir, autour d'un feu de camp, les bohémiens, avec les tiges de bourdaine ramassées à pleins bras dans les forêts, feront des paniers (il y aura aussi, dans un coin, une vieille femme qui, de ses doigts noueux, tressera de la paille pour en faire des poupées). Dès le lendemain, les enfants iront proposer les paniers aux habitants d'un village nanti d'un clocher.

Mais, disait le vieil homme pour nous rassurer, il est très possible, si les planètes leur sont favorables, que ces enfants perdus franchissent de nouveau le seuil de leur maison natale (dont la porte a été peinte en noir en signe de chagrin). Et par cette porte, ouverte ce jour-là par un coup de coude du destin, les plus jeunes (et le vieil homme souriait) se précipiteront vers leurs jouets en bois, entassés dans un coin, avant d'embrasser leurs parents, aïeuls, bisaïeuls qui, revenus de leur stupeur, pleureront de joie, ainsi que les invisibles, puisque, depuis Moïse, ils ont le don des larmes.



LE MUTAN AU PROFIL DE SOURIS

Affolée déguise son écriture, patauge n'importe où et dans n'importe quoi pour essayer d'effacer ses très vilaines habitudes qui lui posent de sérieux désagréments. Grincheux, son compagnon, lui tape sur les doigts pour la calmer, en lui disant : « Ne t'affole pas ma petite Affolée car Hautain te protège, tu le sais bien ; c'est un homme très remarqué lorsqu'il est assis dans son carrosse d'apparat que de fines cannelures soutiennent. Et les pompons dansent le menuet sur le toit de l'attelage quand celui-ci roule sur les pavés pour nous faire plaisir ; n'est-ce pas gentil de sa part ? Et n'oublie pas, trépignant sur le marche-pied doré du carrosse où il se tient, le balayeur de service, son chapeau tout gris de poussière, sa balayette aux trois couleurs, sa pelle, petite comme un jouet, et sa petite pompe, et son petit réservoir à eau qui lui permettent d'asperger les badauds. Vraiment, j'ai chaud au cœur moi, quand j'y pense...

Enfin c'est le départ d'Affolée et de Grincheux pour l'exil (depuis si longtemps, ils espéraient). Et le verre de l'amitié circule, pour la circonstance, dans la cour d'honneur de Hautain. Et puis, l'incantation majeure se lève a cappella :

- » Ô puisse le plat pays leur tendre les bras de ses pâturages ourlés de pare-soleil.
- » Ô puissent-ils vivre en paix sans se souvenir de la tunique à trou trou de la mendiante.
- » Ô puissent-ils ne pas oublier Hautain, leur ami, décoré de la croix prestigieuse de la Toupie.

Amen, disent les badauds.



Pendant ce temps là, sous sa perruque poudrée (car ceci est un conte du pays de Nulpar), un vieux mutan, ancré sur place, est assis sur son rond de cuir, les coudes sur son bureau ; ses sourcils en demi-cercle protègent son regard, un regard qui s'embrouille de larmes avant de suggérer d'effacer les très illustres signatures (trente neuf en tout) gribouillées sur un registre et ce, en faveur d'Affolée et de Grincheux...

Maintenant, peu ou prou fatigué, le mutan se retire en luimême. Et son soupir, mal retenu par son museau de souris, déborde et coule sur son gilet rose. Alors le mutan se décide et, d'une main tournoyante, il efface sur le miroir ce profil de souris qui lui gâche la vie. Puis, sans perdre de temps, il range les papiers concernant les exilés, les nommés Affolée et Grincheux, sur les rayons d'un refuge nimbé de poussière.



UN DIMANCHE À LA CAMPAGNE

Le char à bancs, qui se dirige vers le bourg (allons dépêchons cocotte — c'est la jument — la messe est à dix heures), est bercé par le bonheur de ses passagers, un bonheur d'être là, sobrement vêtus (du moins pour les personnes d'âge raisonnable, comme le veut la coutume), dans ces habits que mille soins ont conservés ; les noirs ont un peu verdi, mais l'œil s'y habitue...

Aujourd'hui les jeunes femmes ont sorti leur chapeau de paille, peut-être celui de l'année dernière, mais les fleurs et les rubans qui les garnissent sont fraîchement posés et, le visage transfiguré par ce renouveau, elles sourient, heureuses, ayant pris garde de bien s'asseoir pour ne pas froisser leur robe du dimanche (et les fiancés ou les maris regardent leur belle avec orgueil...).

Tranchant sur les vêtures un peu sévères des petits garçons, les petites filles se pavanent dans leur robe blanche à dentelle, et un petit chapeautin fleuri, comme celui des grandes, abrite leur jolie frimousse...

Ô! Oui, ils sont tous heureux le dimanche, et après la messe, ils sortiront lavés de leurs soucis passés et les jours qui s'avancent seront plus légers à leurs épaules ; ils l'ont bien senti dans le prêche de Monsieur le Curé, oui, Dieu est bon pour ses créatures (en secret, chacun a pris pour soi les paroles apaisantes qui aujourd'hui descendent de la chaire).

Un vibrant drelin drelin fait lever la tête des vieilles femmes qui flageolait sous leur chapeau de paille noire. De proche en proche, les gens se lèvent. Seul un jeune garçon, perdu parmi les femmes, reste assis : il brode des escales colorées sur des pays inconnus, le regard



accroché au saint qui habite une chapelle latérale; un saint à la tête, mains, pieds de bois, dont le corps, de bois aussi sans doute, est caché par une robe du même bois, peint de la couleur d'un tissu fané...

Du côté des hommes, un seul d'entre-eux ne s'est pas levé ; confiant dans le tassement de ses soucis, il cultive l'espoir. Inutile de bourlinguer sans cesse les déplaisants motifs à chicane qui d'une voix rocailleuse s'échoueraient sur son dos bossé par le travail. L'homme et l'enfant sortiront côte à côte de l'église.

Et puis les femmes vont à la recherche des hommes qui se sont égarés dans les cafés du bourg (certains ont même raté la messe, ils étaient partis à dada sur leurs discussions). Maintenant, regroupés par famille, ils remontent dans les chars à bancs qui, au pas régulier des juments (re-va-y-cocotte), les reconduisent chez eux, où un bon repas assis sur le trépied, qui vivote ce jours-là sur la braise (cette hôtesse économe du foyer), les attend...



LA COLLET-MONTÉ

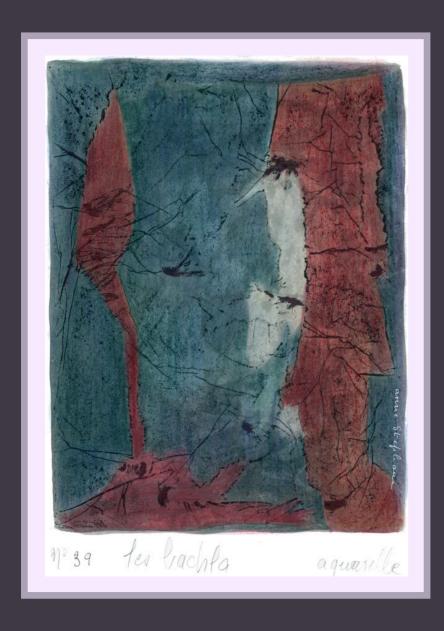
Le chat Balance, le masque rugissant, bondit sur la terrasse où la lumière du jour dans toute sa splendeur dressée, se pavane. Surprise par ce bond, sa parure lumineuse s'estompe, décline, et Balance croque son dernier rayon...

Une sauterelle en transit, par sautillements désordonnés, palpe la fraîcheur qui s'installe... Et joliment courbé, un grigri en peluche bleue repelote son pouvoir qu'un zélateur avait dévidé...

Tout à coup, rompant le sortilège, la Collet-Monté, notre voisine et invitée, fait comme chez elle, nous disant : «Asseyez-vous, faites comme chez vous...» Elle dit cela d'un air si mystérieux que l'on s'assoit, très intrigués... Collet, elle, reste debout, visiblement elle va parler et chacun de nous, mentalement, la pousse «Vas-y, Collet !».

Et voilà, cela sera dit en quelques mots... Oui, elle a vu, comme elle nous voit, dans un espace dénudé au centre d'une forêt, là où bat le cœur végétal (et Collet lève la main, prenant à témoin on ne sait quoi), oui, elle a vu les adorateurs de la Vérité assis autour d'un objet pâle et transparent en forme de bulle. Dans leurs habits soutachés d'idées têtues, ils s'agitaient pour acquérir le droit à la parole vraie. Parmi eux, drapée du charme de l'évidence, la Sincérité se laissait cajoler. Mais le Racontar, tenu en laisse par une ficelle, souffrait, et dans son œil rond une larme perlait...

Et la Collet-Monté, très émue, se tait, et malgré notre désir d'en savoir davantage, nous respectons son silence...



Une cotonnade gorgée d'eau

Un bavard à la bouche cultivée me distille sans frein ses paroles suaves... Je me sauve.

Enfin me voici moi-même, seule une idée poids-plume m'accompagne. Et je saute, légère, par dessus des traces à peine visibles sur le chemin. Auprès d'une souche disloquée, je m'attarde, car une colonie entière de fourmis y fait d'énormes travaux : elles se mettent à plusieurs pour transporter un brin de paille, d'autres font rouler devant elles une minuscule perle de granit, et je reste là, cherchant à comprendre le but de cette activité démentielle. Alors, mon idée, me voyant partie si loin d'elle, me quitte...

Pourtant, un animal nommé chat (il en avait la moustache et les griffes) devait me conduire à la ville du prince. Une ville construite au pied d'un pic rocheux d'où l'on aperçoit, assise sur le rien, la sorcière qui grignote si drôlement le jour. La dernière miette avalée, la Nuit descend l'escalier céleste, sans bruit et le panier au bras.

Dans ce panier, sur un napperon bleu foncé, (j'allais dire bleunuit), elle a posé un assortiment d'étoiles, un caillou blanc (c'est la lune), plus des songes lourds pour les hommes... Seuls les petits des hommes ont le droit de sucer leur pouce pendant que la lune se penche sur les berceaux...

Voilà, c'est tout ce qui m'est resté de cette idée qui a fait un bref séjour sous mon front, le laissant à l'abandon et prêt à se noyer dans une cotonnade gorgée d'eau...



CHAT, HOMME, CERCEAU

Le chat qui s'est déguisé en fugitif s'en lèche la moustache ; mais sa liberté à l'air de se rétrécir (il n'est encore qu'un apprenti) et son miaulement s'en trouve désorienté; dans quelle direction un miaulement a-t-il la plus grande chance de passer inaperçu, il l'ignore. Alors, d'un quatre pattes feutré, il retourne vers la grille de sa résidence habituelle, où il a gîte et couvert. Un gîte douillet pour un repos de prince. Il se nomme Prince d'ailleurs, il a été dûment tatoué pour pouvoir l'affirmer ; il tient à garder son identité. Imaginez une bête sans identité ou sans appartenance à aucune race, comme cela doit être terrible. Pour en revenir à ce qui le concerne, imaginez qu'on le confonde avec un autre chat qui serait un filou de la pire espèce (mais ça n'existe pas, il ne peut pas le croire); mais imaginons quand même, le temps de résoudre la situation où il se trouverait devant des hommes qui l'accuseraient d'avoir volé un saucisson sec ou une sardine sans tête. Imaginez, oui, imaginez-le devant la fureur de ces hommes, car ce sont toujours des furieux qui décident du sort des animaux (ces furieux descendent d'une planète coléreuse qui tournoie sur elle-même à vitesse inimaginable, elle éjecte alors, dans un tourbillon de feu, les petites graines qui vont donner vie à des méchants. La planète des humains qui caressent les animaux tourne plus lentement et les petites graines ont le temps de réfléchir sur la forme que doit avoir une main caressante...).

Bon, il a assez soliloqué pour le moment, et il s'assoit pour regarder une petite plante, un liseron qui tâtonne sur son futur cheminement et insiste sur la gravité de la grille en fer forgé. Oui, le



fer forgé est grave. Il peut se pencher, se tordre de langueur vers vous, rien à faire il "pense", c'est sa qualité première, et c'est ce qui lui donne son air sérieux; c'est pourquoi il est là, en ce moment, très droit, au garde-à-vous dans le rôle d'une grille de défense contre les chapardeurs. C'est aussi pourquoi ceux-ci l'évitent et préfèrent escalader les murs, même garnis de tessons de bouteilles vertes, (pourquoi vertes ?) mais une épaisseur quelconque permet de se garantir de ces choses très blessantes (et je pense ici aux tulipes qui abandonnent leur parterre pour se réfugier dans les bras câlins des chapardeurs qui, les yeux plissés de plaisir, font avec elles le tour du parc). Oui, plutôt mourir que de se priver d'avoir contre soi ces tulipes aux petites cornes noires à qui l'on peut confier joies, peines, projets d'avenir, surtout si un coup terrible, comme celui du train postal, est dans l'air.

Mais revenons au chat assis ; il regarde, sans trop comprendre pourquoi, le liseron qui entreprend de monter à l'assaut de la grille pour le simple plaisir d'accrocher sur un pic une fragile corolle...

Et voici l'homme (que le chat tolère), il a un bâton à la main et court après un cerceau. Pour la circonstance, il porte une culotte courte comme celle d'un cadet. C'est un homme-enfant à certaines heures et il éloigne ses soucis en jouant au cerceau.

N'est-ce pas stimulant de courir dans une allée tout en guidant d'un simple bâton cette roue magique, mais d'où l'on ne retire, en somme, qu'une bouchée de plaisir à chaque coup de bâton ?

Alors, si vous êtes gourmand, vous courez de plus en plus vite et vous tapez de plus en plus fort, jusqu'à la rébellions du cerceau qui se met à tournoyer sur lui-même avant de se coucher en rond sur le sol. Et l'homme-enfant le relève, le caresse sur toute sa rondeur, lui dit très bas des choses douces, avant de le reposer sur le sol et, à



petits coups de bâton, plus aimants semble-t-il, le fait de nouveau avancer...

Et puis, vient l'heure des choses sérieuses, l'homme reprend son visage arrogant et, d'une voix sèche, donne des ordres qui courbent de lassitude le dos de ceux qui ne jouent pas au cerceau...

L'INVISIBLE DEMEURE

Un vieil homme, la voix voûtée par l'âge, m'a indiqué le chemin. C'est bien ici ; la plaque émaillée de bleu et portant le numéro 100 est scellée sur un muret, près de la boite aux lettres ; mais la maison est absente... Un homme assis sous un arbre se lève, et devant mon air étonné, m'explique la raison de la non-visibilité de sa demeure, qui existe vraiment, me dit-il, seul un sortilège m'en ravit la vue.

Un petit chien d'une espèce délicate, la robe rousse et les oreilles arrondies aux ciseaux, me regarde d'un œil à la profondeur verdâtre d'un étang sans fond. Il se repose, dit l'homme, sur le sofa du salon ; et il m'explique que là, devant moi, sur une table basse, un bouquet d'arméria maritima, à la houppette rose pâle, fait une tache douce. Mais moi, dans l'invisibilité qui m'entoure, je n'ose bouger ; alors l'homme me prend la main et me fait caresser les murs invisibles de sa demeure, construite en pierres de rêve...



LE POISSON ROUGE

En découvrant les traces rondes laissées sur les allées par les quatre pattes du ravisseur du bavoir de Bébé, Nonpareille s'était mise à les biffer avec ses pattes arrières pour stopper net toute filature du coupable, pendant que celui-ci, à l'abri sous un arbre, grignotait la dentelle de la petite chose dérobée... Il grignotait avec des coups de mâchoire polie, comme pour s'excuser de son plaisir; car son odorat l'avait averti de la présence de Nonpareille. Tapie dans l'herbe, la chienne l'épiait, l'œil scandalisé par sa gourmandise (ce privilège de dévorer des bouts de tissus qu'il avait reçu en don à sa naissance...).

Bien des fois elle l'avait vue se régaler d'une chiffonnette rouge (le rouge l'attirait) accrochée à l'arrière d'un véhicule à l'arrêt, et celui-ci repartait tel "un danger public s'ignorant", ce qui était très grave ; car on peut s'imaginer soit des poteaux télégraphiques ou bien des tiges de fer dont le rôle consiste à armer le ciment, deux choses entre mille qu'il faut éviter à tout prix lorsqu'elles sont étendues de tout leur long sur la plate-forme d'un véhicule ; oui, imaginons-les démunies de la petite flamme rouge de la prudence ; cette petite flamme qui nous tient à distance respectueuse sur la route...

Mais ne tremblons plus, les poteaux fichés en terre nous semblent inoffensifs et les tiges de fer habillées de ciment nous rassurent si nous passons sur un pont, ou si nous logeons dans une de ces hautes tours dont les étages se superposent jusqu'aux nuages, soutenus par ces tiges de fer qui refusent de se rompre.



Je mets de côté l'histoire du bavoir et du chiffon rouge pour aller en courant vers l'instant unique, sans pareil, l'instant où je vais me jeter dans les bras de l'Autre. C'est lui, là-bas, au bout de la rue ; il m'attend sans bouger, comme le président d'une grande nation.

Puis il ouvre grand ses bras, me retient prisonnière, et je reste là, sans me douter qu'un petit poisson rouge frétille au dos de son veston... Je l'ai vu quand il m'a quittée, puisque je suis restée là, sur la place, sans bouger...

LA FLÈCHE

La belle, toute en souplesse et brièvement enjuponnée, foule, pétulante de joie, le chemin étroit qui la propulse vers son rendezvous...

Puis, surprise, elle s'arrête. Là, sur le siège de la fée qui obstrue le chemin, la vieille Sagesse, toute branlante dans sa robe prude, est assise et, les mains jointes, ânonne des mots qu'on ne comprend plus; mais ils ont le pouvoir de retenir la belle et lui évite d'être transpercée par la flèche d'un amour fou, qui au pied d'un arbre l'attend.

...La flèche est partie, pulvérisant un rêve qui vers l'arbre s'avançait.



LES CEUX QUI SONT MONTRÉS DU DOIGTS

Il a l'air très campagnard mon petit chemin avec ses herbes folles et ses plantes sauvages qui, tels des favoris frisottés, encadrent sa terre ocre (des favoris qu'il teint de couleurs différentes suivant les saisons).

Puis, brusquement, il s'arrête net. Il refuse de continuer plus loin son trajet de petit chemin, et pour bien montrer sa volonté, il plante là un bouquet d'arbres touffus. En plus, un ramassis végétal compact chausse le pied des arbres d'une manière si déterminée, qu'il est impossible à l'arbre de lever le pied.

Et moi, qui par habitude m'arrête devant une barrière, je reste là, débridant mon imagination qui, n'étant plus retenue, fait un bond par-dessus les arbres pour se trouver face à face avec les neuf plantes vénéneuses qui gentiment lui ouvrent la porte de l'autre monde. Et déjà les sœurs filandières tendent les bras. (d'après Zac'hariaz, elles seraient aveugles). Alors, bien vite, je rembobine mon imagination, qui reprend sa place habituelle.

Mais le temps a passé, et me voici en pleine campagne entre chien et loup, au moment où les arbres quittent le monde végétal pour se travestir. Ils sont là, menaçants, et moi, qui suis poltronne à l'extrême, je me cache derrière mes paupières et marche au milieu de la route, sur la pointe des pieds. Mais, par malignité, au moment où je passe, un cri hibouesque, un seul, sort d'une masse informe et fait fuir mon moi (où est-il ?). Me voici sans identité devant des arbres qui aspirent à prendre l'apparence humaine. Et je suis à la merci des petits êtres innombrables qui profitent de ce moment



d'absence pour s'installer en nous, surtout si nous n'avons pas eu le temps de crier « à moi, à moi » au moment de notre grande frayeur.

Parfois, ce monde frémissant d'envie qui nous entoure, nous investit, et nous devenons des bizarroïdes que les normaloïdes montrent du doigt...

LEVIN AIGRE

Une sombre odeur de vaisselle s'expose au soleil dans le caniveau ; des bestioles ailées dansent au-dessus puis, en trombe, s'élèvent...

Garni de boutons rouges et armé de piquants acérés, le houx protège la paresseuse assise près de lui ; car cette paresseuse manque de courage pour briquer la niche du chien, occire et dépouiller un lapin, chercher à tâtons les œufs de poule dans le tas de foin...

Mais cette fluette friponne enfile parfois sa robe en surah à pois du dimanche, pour galoper vers la buvette du bourg, où lui sera servi une rasade d'une liqueur pulpeuse qui triomphera du vin aigre que son employeur, un ancien cocher empesé de ruse, lui impose à chaque repas...



LES SIMPLES

Les neuf espèces de simples, que je rencontre sur mon petit chemin à la campagne, attendent, stoïques, d'être tenues au courant du sort qui leur est réservé.

Donc, ces simples, ramassées dans des endroits déterminés, seront, après quelques aventures, posées sur une balance dans un petit sachet de papier au nom de l'herboriste.

Ensuite, c'est fou : l'eau et le feu entrent en jeu, la tisanière et la tasse sont au garde-à-vous sur une table stabilisée par ses quatre pieds, à moins qu'une table roulante ne vienne offrir ses services ; il y a aussi la possibilité de poser les tasses sur un plateau voltigeant audessus des cinq doigts de la main d'un garçon de café, qui en aura passé commande en criant à la cantonade :

« Verveine, trois.

Menthe, deux.

Tilleul, un »

(mon petit chemin n'abrite pas ces espèces, mais qu'importe...).

Il y a aussi, sur ce petit chemin, des plantes dont le nom me charme, la luzule champêtre, la dactyle pelotonnée, la flouve odorante, l'avoine élevée. Alors, comment ne pas s'arrêter à chaque pas, pour les caresser de l'œil.



ENTRE LES DENTS DE LA NUIT

La troisième alcôve tapissée de craquelures abrite un lit écarlate débordant de dentelles. Là, mes rêveries décidées se mettent debout...

Et voici l'espiègle, la prompte, la fougueuse, la sauvage, la païenne, la prête à hurler comme louve en gésine...

Alors s'entrouvrent les paupières vénérées de mon aïeule, où de petites éclosions, citronnées de curiosité, paraissent aux écoutes... Et déjà l'entrave froide se met à califourchon sur la fougue de mes rêves.

Et moi, je me love et je m'abandonne sous des fleurs savamment enroulées, des fleurs qu'on ne touche pas, des fleurs qui font dormir. (aussitôt que l'aïeule ferme les rideaux du lit ?) ...Des rideaux qui, d'une manière saugrenue, deviennent de grands oiseaux à l'œil jaune.

Je m'éloigne de l'œil pour pouvoir agrafer de merveilleux pans de soie rouge, non bleue, non ils sont violets, d'un violet sans remord, autour de ma mémoire. Et je refaçonne mes rêves tels de grands rires entre les dents de la nuit.

Puis je me glisse en tapinois vers l'anse où vient s'abreuver le monstre légendaire qui, cette nuit, m'oblige à me réfugier au plus intime d'un rocher creux. Un rocher que la mer fouille d'une langue avide...



LA MERINGUE

Sur une tapisserie légèrement avachie trônant au-dessus du grand manteau de la cheminée, trois timides demoiselles de l'ancien temps assises sur un banc, sous un arbre, au bord d'une allée, ont l'air de colporter de bouche à oreille des secrets inviolables. Et leurs mains translucides (mais aux doigts peut-être plus forts qu'un cassenoisette) arrangent, d'un geste qui semble las, les plis de leur jupe de brocatelle.

Au-dessous de la fresque, devant la cheminée, un petit garçon des temps présents tape avec son jouet-marteau sur une fragile porcelaine... Maman, voyant cela, pousse de hauts cris qui ameutent la maisonnée ; Grand-mère et Grand-père viennent en chaussant leurs lunettes, Papa de son bureau demande des explications, Grandesœur et Grand-frère sont consternés sentant venir la fessée ; elle ne vient pas, la stupéfaction la retient. Et, hautement soulagé, le petit garçon se demande ce qu'il doit faire, car son vernis de petit garçon sage, depuis dix minutes à peine, commence à s'écailler ; vite, vite, n'importe quoi, mais il doit agir immédiatement et, profitant de l'attitude des grandes personnes penchées sur les débris de la porcelaine, il file vers la cuisine, saisit le paquet de farine (qui devait se transformer en pâte à tarte) et sème tout autour de lui, dans le salon voisin, cette chose immaculée ; sur les fauteuils, sur son ami le chien qui se laisse faire, sur les bibelots, les livres, les coussins, sur toutes choses à sa portée de petit homme. Ouf ! c'est fait, il était temps, les géants arrivent, Maman en tête. Dans ses yeux il y a des larmes, dans sa main droite une balayette, dans sa main gauche le ramasse-miettes où s'est posée, comme une meringue, la porcelaine en débris.



COMME UN OISEAU PRESTIGIEUX

Marguerite de M. est belle, mais d'une beauté froide ayant appris très jeune à éloigner le sourire de son visage. Non, elle ne trouvait aucune excuse à ce sourire qui donnait l'air bête à ses lèvres (deux traits à l'horizontal), son regard bleu, dont elle était fière, se cachait alors sous des paupières étirées à l'extrême, et pour ne pas être en reste, les ailes de son joli nez s'aplatissaient. Ce visage allait de pair avec ce pays plat, ce pays d'exil, sans un arbre qui dans un élan interroge le ciel. Non, aucune espèce de végétation orgueilleuse ne vit dans ce pays rampant, tout est à ras de terre...

Marguerite de M. aimerait se convertir, s'élever haut vers la frivolité, libérer sa poitrine du bandeau qui l'enserre, dégager son cou de cygne du fatras de mousseline qui l'engonce et de plus escamote ses épaules magnifiques. Elle aimerait ébouriffer sa chevelure aplatie avec soin, tous les matins, par la femme de chambre trop zélée qui ne permet pas la moindre fantaisie à sa coiffure. Marguerite de M. enrage...

Marguerite de M., aujourd'hui, va à la ville pour des achats dont la platitude l'exaspère. Le petit cheval aux pattes courtes est attelé à une carriole à sa mesure, et les roues aux essieux bien graissés vont grignoter la route sans embûche. Il file, le petit cheval, sa crinière accolée à son échine, sa queue tendue par la vitesse caresse les jambes du mutan qui, à petits coups de fouet permanents, tente de se dégager de ce chatouillement. Mais rien n'arrête le petit cheval, il trotte, il trotte, les naseaux en avant, grisé par le vent... Et moi, je perds de vue le cheval, la carriole, le cocher et Marguerite de M., rencognée, sans doute, dans un des coins de la carriole...



Le mutan au gilet violet (ils sont hiérarchisés par la couleur de leur gilet) engagé comme homme à tout faire avait, lorsqu'il était parti en mission spéciale pour Monsieur de M., profité de ce voyage pour rapporter à Marguerite de M. une revue féminine dont les pages débordaient de photographies de femmes époustouflantes, aussi bien dans leur manière de s'habiller que dans leur maintien. Et Marguerite de M. avait pleuré devant son miroir qui lui renvoyait l'image d'une roublarde tassée sur elle-même, comme si elle dissimulait on ne sait quoi. Le miroir l'aplatissait, la déformait comme à plaisir; ces miroirs existent, elle le sait bien, car en réalité elle est grande, élancée, et marche la tête droite comme une porteuse d'eau des pays chauds. Alors, elle prend une grande résolution, dès demain, elle offrira au mutan une partie des bijoux de la comtesse de M., sa grand-mère, pour obtenir son aide. Oui, elle veut s'enfuir hors de ce pays de Nulpar où elle agonise. Elle veut être libre, être vive, être légère comme un oiseau prestigieux dans l'espace...

Elle ignore, Marguerite de M., que le mutan (il avait jeté un coup d'œil sur la revue avant de la déposer sur le plateau) rêve de quitter sa mutane trop zélée, pour se mettre au service de ces femmes époustouflantes, photographiées dans des poses qui le font rêver.



LA KORRIGANE

Puisque nous sommes du côté de chez Chann, autant faire quelques pas de plus pour aller frapper à sa porte, plus exactement faire toc toc avec le petit morceau de bois d'épave ramassé sur la grève et qui, maintenant attaché par une petite corde, orne la porte verte de l'amusante maison de Chann... Bon, est-elle là, n'est-elle pas là ; si elle est là, elle nous ouvre, sinon visage de bois dit l'un de mes frères... Elle n'est pas là, alors nous poussons nos pas vers son champ de pommes de terre, en contre-bas d'un petit chemin. Nous voyons Chann, pliée comme un accordéon, (en deux ne suffirait pas) en train d'enlever les louzoù (herbe) d'entre les rangs de pommes de terre.

Et puis, tout en jouant à cloche-pied, nous raccompagnons Chann chez elle. Chann qui, de temps en temps, s'arrête pour se déplisser. Enfin voici sa porte, sur laquelle Chann s'appuie pour lui dire des choses et pour reprendre son souffle, que nos jeunes jambes ont malmené.

Le bois d'épave en main, elle fait toc toc sur sa porte, pour avertir les "invisibles", qui parfois lui rendent visite, qu'elle n'est pas seule, que des enfants l'accompagnent ; et, rentrée chez elle, elle prend un torchon et chasse ceux qui s'attardent sur les bancs, peutêtre pour faire notre connaissance, nous voir, nous, les ceux d'après eux...

Ensuite, Chann nous dit de nous asseoir ; c'est fait. Et nous voyons Chann chercher, avec ses gestes de souris célibataire, son flacon de liqueur, qu'elle cache d'elle-même pour ne pas se laisser tenter, nous dit-elle. Et nous avons droit à trois gouttes chacun de cette liqueur que nous apprécions hautement...



Nous revenons en compagnie de Chann vers le cœur du village doté d'une petite église qui domine de haut, aussi bien le goulet du port en face d'elle que le port lui-même à sa droite et une partie de la baie à sa gauche. Enfin, c'est une petite église dont le clocher tout simple semble prier pour ces hommes qui quittent, tous les jours que le Bon Dieu fait, femmes et enfants pour affronter la mer, dont les colères soudaines inquiètent les côtiers qui attendent sur les quais, surtout si la mer est mauvaise, le retour des pêcheurs...

Nous sommes ici dans un petit port où le recteur, qui est romain d'après Chann, ne prie qu'en latin, un langage inconnu aussi bien de la mer que du vent et des mouettes, et c'est pourquoi nous avons tant de péris et que leurs tombes agrémentées de galets blancs ne sont que des tombes fictives (nous-mêmes, devant une ouverture tout juste assez grande pour y encadrer un visage, nous avons assisté, à partir de la maison de Mamm qui donne sur le large, à un naufrage; les bateaux coulaient à la barre devant l'entrée du port; un seul a refait surface, mais il n'y avait plus qu'un marin à bord ; il s'était soudé au mat, ont dit plus tard les sauveteurs...).

Pour en revenir au recteur romain dont Chann nous a parlé tout à l'heure, je dois dire que mes frères ont été émerveillés. Le recteur avait donc traversé les Alpes, il avait vu et caressé les chiens de Saint Bernard, et peut-être serré la main du Saint lui-même. Oui, c'était fabuleux. Ils le disent à Chann, qui fait mine de ne pas comprendre leur émoi... Je dois dire que Chann est une Korrigane, celle qui connaît et ramasse les herbes au pied des menhirs encore debout, en récitant des formules magiques qui ont été transmises de mères en filles aînées, elles-mêmes marquées du signe sur une partie du corps, et que Monsieur le Recteur la chasserait de son église à



coups d'eau bénite, comme il chasse les démons, si elle osait y mettre les pieds...

Heureusement que les fontaines sacrées dont elle fait le tour, les mains jointes et les pieds nus, lui sont favorables...



Un repas fantastique pour Samson

Ah! que le Samson va être heureux aujourd'hui. Car moi, Azilis, sa compagne bien aimée je lui prépare un repas, un vrai, un chic. C'est une recette dont j'ai entendu parler et qui est venue me titiller les doigts ce matin-même.

Oui, cela va le changer, Samson, de sa mixture journalière, et sans chichi de ma part puisque je verse tous les ingrédients nécessaires au repas, pêle-mêle, dans la cocotte. Enfin, lorsque le tout commence à siffler, à danser, à se mélanger d'une manière indécente, je baisse la flamme et sort de la caravane...

Puis, à midi " tapant le juste " comme l'a écrit à un mot près Paul Valéry, je monte servir le repas. Voilà un auteur que j'ai connu à l'école et qui me semble compliqué car, lorsqu'il écrit "Ce toit tranquille où marchent des colombes", moi, en fermant les yeux, je vois un toit et des colombes... Et bien ce n'est pas ça du tout "Le toit tranquille" c'est la mer et les "colombes" les voiles blanches des barques. Je n'y comprends rien.

Mais revenons au repas dont j'ai suivi la recette point par point en plantant un clou dans chaque girolle; des girolles qui ont été lavées, épongées, tout chic quoi !... Pour mon Samson je suis prête à tout, il travaille si dur (avaleur de sabres est son métier). Mais voilà-t-il pas que, pour quelques clous dans ses girolles, le Samson se retrouve à l'hôpital...

Samson, mon Samson reviens, la cocotte en fonte t'attend.



PARDON JUSTINE

Justine s'était levée tôt à cause de Chien-attaché qui n'en finissait pas d'aboyer, de sauter, de griffer la porte... Et puis, elle avait rendez-vous avec l'Enflammé, comme elle l'appelle.

Enfin ils sont là, face à face, lui et elle. Lui, dont le chien gambade en toute liberté; il n'en est pas de même pour Chien-attaché qui est malade de la fugue. Une maladie terrible qui le pousse à vouloir tout quitter, sa maîtresse, sa niche peinturlurée, ses gadgets idiots, ses plats préparés par un traiteur, (chien-attaché en perd ses poils, son œil se ternit, son flair a des absences).

Mais revenons à l'Enflammé, celui qui vend ses serments contre un baiser, car il est un marchand de bonheur sans patente, un vendeur à la sauvette qui, quelques jours après la rencontre, éponge avec le buvard rose de ses lèvres les larmes de la rupture...

Ah! il s'était mis dans de beaux draps. Les jolis draps de la Justine, aux coloris ensorceleurs ; il y vivait dans l'irréalité. Il avait même oublié son chien en nourrice depuis qu'un fauteuil de ses deux bras le retenait, qu'une musique le berçait, que les doigts magiciens de Justine lui mettaient dans la bouche des mets inattendus. Il avait parfois envie de croquer les doigts, il ne savait plus où il en était, sa volonté s'effilochait...

Et puis un jour Chien-attaché, jaloux sans doute, l'avait mordu, lui passant sa rage de la fugue et lui, redevenu Enflammé, avait dévalé l'escalier quatre à quatre puis, après avoir récupéré son chien chez la nourrice, s'était aussitôt remis à cultiver les serments, à récolter les baisers.

Pardon Justine.



LES ENROULÉS-SUR-EUX-MÊMES

Le store craque et le silence, persuadé de sa fin prochaine, se dissout sans soubresaut.

Et Eux, assoupis sur un tapis ocre et pelé, se serrent l'un contre l'autre, se tassant sur leur avenir qui se dérobe en emportant les projets baroques qu'ils avaient dessinés jusqu'à en tarir leur plume. Des projets taillés dans l'éclatement de la pensée, les voici comme fétu de paille sous le vent furieux qui, après avoir cisaillé le store de bois, est là tout contre eux, les culbute, les sépare l'un de l'autre...

« Quand le vent est au nord seul un pilote inepte met à la voile » dit-on. Mais Eux n'avaient pas levé la main pour connaître sa direction puisqu'ils étaient sur un nuage à deux pas du ciel et trop enfiévrés pour tenir compte des vents contraires. Puis, main dans la main, ils avaient fait quelques pas dans le temple de la Renommée. Mais Elle, de ses cent bouches dédaigneuses à leur égard, les avait repoussés vers l'ombre épaisse de l'indifférence...

Et Eux, qui ont été obligés de tout abandonner, les voici exilés dans ce pays de Nulpar (ce pays qui tamise la pluie, aucune goutte d'eau n'est offerte comme cadeau de bienvenue). O combien leur manque le trajet nervuré de la pluie sur les allées en pente du jardin qu'ils ont délaissé. Et puis ils aimeraient tant, de nouveau, se plier sur la cadence des rames de leur petit bateau qui filait sur une rivière bordée d'arbres, tordus dans tous les sens à force de se pencher les uns par-dessus les autres pour se mirer dans la rivière à l'heure où celle-ci s'immobilise, perplexe, et réfléchit pour savoir de quel côté diriger son courant. (Si par hasard vous êtes là, penchés sur elle,



profitez vite de cette chance et interrogez son œil vert. Il vous dévoilera votre devenir.)

Rien de tout cela n'existe au pays de Nulpar où même les enfants grandissent en demi-teinte sous le regard d'un mutan au gilet cramoisi, celui qui ne connaît ni la bonté, ni la méchanceté.

Son cœur, aux battements réguliers, est exempté d'émotions (cet état de passivité est réservé aux porteurs des gilets cramoisis).

Des interdits féroces entourent ce pays. Aucun rêve glissé sous les ailes d'un pigeon-voyageur ne trouve grâce devant les embûches dressées par des Etres implacables qui isolent les Enroulés-sur-Euxmêmes du reste du monde...

Pourtant, un dépliant touristique vante l'existence de pâturages verdoyants ourlés de pare-soleil ; mais vous userez vos jours à courir après ce mirage, qui n'a jamais frémit devant l'œil d'un visiteur opiniâtre.

Table des petits tableaux en prose

DÉRAISON

NOTE DE L'AUTEUR

LA NOISETTE

IGNACE

PETIT PAYSAGE PEINT À LA VA VITE

LA BOITE À GROS SEL

DEUX PIÈCES À LOUER

LE COQUELICOT

OUI, MADAME

« À DEMAIN »

LE RIRE

LES SAUVAGEONNES

LA GRANDE MARGUERITE ET LA ROSE

LES JUPES

LE CANCAN

LA PETITE SŒUR

LE PANIER ROND

Une roulotte peinte en bleu

LE MUTAN AU PROFIL DE SOURIS

UN DIMANCHE À LA CAMPAGNE

LA COLLET-MONTÉ

Une cotonnade gorgée d'eau

CHAT, HOMME, CERCEAU

L'INVISIBLE DEMEURE

LE POISSON ROUGE

LA FLÈCHE

LES CEUX QUI SONT MONTRÉS DU DOIGTS

LEVIN AIGRE

LES SIMPLES

ENTRE LES DENTS DE LA NUIT

LA MERINGUE

COMME UN OISEAU PRESTIGIEUX

LA KORRIGANE

Un repas fantastique pour Samson

PARDON JUSTINE

LES ENROULÉS-SUR-EUX-MÊMES

Liste des empreintes

- mon grand chapeau de scène n° 2
 - le printemps n° 3
 - la danse n° 4
 - la lassitude n° 6
 - le draff n° 8
 - la coquette n° 9
 - l'hôte des bois n° 10
 - les roses carminées n° 11
 - la tombée des fruits n° 12
 - l'empereur rêvant n° 13
 - la brune n° 15
 - la blonde n° 16
 - fées n° 18
 - Orlamonde n° 19
 - la dame au chapeau vert n° 21
 - poupées de bois n° 23
 - femme triste sur un âne n° 24
 - la courtisane n° 25
 - la rencontre n° 27
 - l'esclave des songes n° 29
 - entre chien et loup n° 30
 - écoute-moi n° 31
 - laissez-moi rêver n° 33

- les traces du gnome n° 35
 - offrande n° 36
 - les bachla n° 39
 - minuit n° 40
- la famille a tiré le rideau n° 41
 - les points noirs n° 43
 - l'oiseau dodu n° 44
- l'infante et la courtisane n° 45
 - Vikings n° 46
- la marotte de la modiste n° 47
 - magie n° 48
 - le repaire n° 53
- à la fontaine de Barenton n° 54
 - Bibi n° 57
 - apparence n° 58
 - danseurs n° 60
 - l'infante n° 61
 - vision n° 62
 - une oie du capitole n° 63
 - l'oiseau de Poe n° 64
- le paumé du petit matin n° 65
 - la chouette n° 67

à propos

Anne Stephane nous a légué, dans un premier classeur, le premier jet manuscrit des petits tableaux en prose et, dans un deuxième classeur, les versions remaniées et tapées à la machine à écrire par elle-même.

Le texte numériquement reproduit est celui de la version définitive, mais afin d'optimiser la mise en page, deux ou trois tableaux ne respectent pas l'ordre de la table établie par l'auteur et, toujours par souci de mise en page, seules les empreintes de format portrait sont ici proposées.

La transcription numérique des petits tableaux en prose, le scannage et le calibrage des empreintes, la mise en page et sa navigation interactive, ont été effectués par l'Atelier de Nulpar à Rezé.

Ouvrage édité en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand, à la date du vendredi 18 juillet 2014

- ➤ Pour me contacter
- ➤ Pour une visite de mon site internet : artyuiop.fr
- ➤ Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements